

*Samuel Lair*

Institut Catholique de Rennes  
samuellair@sfr.fr

**À rebours, attraction-désastre, tome I – *Attraction*, sous la direction  
de Jérôme Solal, La Revue des lettres modernes, Paris,  
Lettres modernes Minard, 2017, 263 pages**

Dédié à la mémoire de Jean Borie décédé le 15 avril 2014 et qui livre ici un texte d'une grande profondeur, ce beau volume a bénéficié d'un long temps de maturation, patience qui sert les études sachant se dégager de tout souci de l'urgence. Bâti autour d'un triptyque : « Appariements », « Affinités », « Aspirations », ce recueil examine ce qui, dans le roman de 1884, « fait attraction ». Il y a certes du paradoxe à se pencher sur « ce qui attire dans *À rebours* », et cette sorte de démarche intellectuelle aiguillonne sans conteste la recherche de Jérôme Solal, directeur de la collection *Huysmans*, qui regroupe là treize études scrutant l'élan enthousiaste et les mouvements euphoriques dans *À rebours*, dans l'attente du volume jumeau, qui, lui, considérera les formes du désastre, pris notamment en son sens étymologique. Par-delà la surprise apparente, force est de reconnaître qu'il existe une dynamique du roman de Huysmans, et que l'examen de cette problématique lance la critique sur les voies fécondes de l'esthétique de la réception (Marc Smeets étudie la bibliothèque de des Esseintes comme objet diégétique habitée par son lecteur de personnage), de la narratologie (Carine Roucan croise et oppose tout à la fois des Esseintes, anti-héros, et le non-héros, Durtal), de la thématique (l'homosexualité de des Esseintes, par exemple, « induit que nous pensions le sexuel non comme une thématique autonome, mais comme un motif parmi d'autres », selon Romain Courapied) et de la rhétorique (Sophie Pelletier décline le motif de la tortue gemmée comme métaphore du récit, voire de son auteur, combinant nature subie et culture dépassée). Pour notre part, nous tâchons de cerner quelques-uns des espaces délaissés par le naturalisme et qu'investit volontiers un « des Esseintes en quête de joie », parmi lesquels les astres, l'attitude contemplative, ou l'hypersensibilité à l'œuvre d'art.

Jean-Marie Seillan livre un remarquable article dont le titre en manière de slogan, « Dans *À rebours*, la rage paraît » révèle le caractère systématique de l'inventaire des affinités qui lient le roman à la pensée anarchiste ; idée qui lui chère, et que dès 1995, à Cerisy, il a su développer à contre-courant de la critique huysmansienne, en envisageant déjà un *Huysmans* après *Huysmans*.

Et certes, la sensibilité anarchiste, romanesque ou politique, esthétique ou affective, s'origine vraisemblablement en un même foyer de pensée, et constitue l'une des constantes de la réactivité de Huysmans face à une société qu'il abhorre. Nombre de motifs alimentent le cousinage de ses choix et des principes libertaires : apologie de l'avortement et contrôle voulu de la fécondité, haine du bourgeois, des institutions judiciaire et militaire, condamnation des classes et des ordres sociaux en leur principe et leur application, etc. Il n'y a guère que la recherche de l'unité sociale du projet anarchiste et la contestation de la propriété qui achoppent dans cette sympathie durable. Jean-Marie Seillan rappelle à bon droit que l'alternative suggérée par Barbey d'Aurevilly – la conversion ou le suicide – doit en toute honnêteté être complétée par un troisième élément : *ou* catholique, *ou* pessimiste, *ou* anarchiste ; les trois pièces du dispositif n'étant pas exclusives les unes des autres. Se penchant sur les articulations induites par le discours politique sur le religieux, l'auteur en déduit que le terreau millénariste et apocalyptique des œuvres de la conversion est préalablement travaillé et amendé par les éclats des marmites anarchistes espérées par Huysmans.

On serait pourtant tenté de préciser que la pensée du romancier ne trahit pas toujours de façon sensible cette écoute bienveillante des grandes figures révolutionnaires, comme en témoigne une lettre sans détours de 1900 que Huysmans destine à Gustave Geffroy, auteur de la biographie de Blanqui, *L'Enfermé*, en 1897, dont il n'ignore rien des sympathies de gauche, et qu'aucune personnelle animosité ne conduit à titiller la susceptibilité ; le style de Geffroy, héraut de Blanqui, « extraordinaire hagiographe laïque », sait, aux yeux de Huysmans, dépasser son modèle, « odieux, en dépit des vaines souffrances qu'il souffre [...] Raté de barricades et hâisseur d'art, il m'est hostile, car il exècre tout ce que j'aime et adore tout ce que j'abomine ». Encore doit-on considérer l'anarchisme comme la clé d'une meilleure compréhension de l'œuvre, emblématique, à tout le moins, d'un difficile rapport à l'autorité, engagé dans une valse-hésitation problématique.

Fort d'un tel nombre d'études, nanti d'un tel intérêt, l'ouvrage parvient sans difficultés à nous montrer la vertu paradigmatique d'*À rebours*, œuvre décadente en ce sens que le lecteur, et davantage encore, le re-lecteur, en construisent une part notable du sens. Le propre de l'œuvre décadente est en effet non seulement de susciter le désir d'en déployer toutes les lectures, mais aussi d'ouvrir avec le plus grand empan la palette du *discours sur*.